

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Écrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT
POUR LYON
Six mois 6 f. » c.
Trois mois 3 50
1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur.
Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 11 février 1860.

GRAND-THÉÂTRE.

Décidément ce n'est pas une indisposition passagère qui nous prive de M^{me} Van-den-Heuvel, c'est une maladie, sinon sérieuse, du moins assez grave pour nécessiter une absence qui se prolongera pendant quelques jours encore. Je ne sais ce qu'il y a de certain dans les *on dit* qui circulent au foyer et se transmettent des stalles à la première galerie, mais si le fait était vrai, cette maladie ne serait que très-naturelle et tiendrait à la position civile de M^{me} Van-den-Heuvel. A ce sujet il me semble qu'il est de certaines gens, les militaires et les comédiennes par exemple, auxquelles le mariage devrait être interdit. Un soldat époux et père ne peut pas se battre avec le même entrain que s'il ne laissait pas derrière lui des êtres aimés pour qui sa mort sera un deuil éternel. *Léonor* ou *Lucie*, quand elle est à la veille de devenir mère de famille, ne réalise plus l'idéal du poète, et M^{lle} Dor, en pareil cas, ne pourrait pas se

cambrier la taille et lutiner le sol de son pied léger. Si un pareil système était adopté, ce serait peut-être de la tyrannie ou de l'égoïsme, mais nos plaisirs s'en trouveraient mieux. Quoi qu'il en soit, M^{me} Van-den-Heuvel s'est éloignée, et *l'Étoile du Nord* a vu son succès s'arrêter au moment de l'apogée. Heureusement, le répertoire est varié; il abonde en chefs-d'œuvre, et *la Norma*, *les Mousquetaires de la Reine*, *Galathée*, *Fra-Diavolo* sont venus combler ce vide momentané.

Si l'artiste à laquelle nous devons tant de belles soirées nous abandonne, Achard nous reste, et sa voix est toujours jeune et sympathique. MM. Bertrand et Marthieu, Vigourel et Bonnefoy, Julien et Carrouché, Ducerf et Gustave, phalange sacrée, ne désertent pas leur poste, et serrent au contraire les rangs, redoublent de vaillants efforts comme des soldats qui défendent l'honneur du drapeau.

Il n'en est pas de l'opéra comme de certaines œuvres dramatiques, et l'on peut dire avec raison : *Uno avulso non deficit alter*; l'artiste qui avait créé le rôle de Catherine n'est plus parmi nous, l'étoile pour un instant s'est voilée à nos

yeux; qu'importe! n'avons-nous pas M^{lle} de Maësen, n'avons-nous pas M^{me} Rey-Balla et M^{lle} Willème! Allez demander aux échos du Grand-Théâtre, qui retentissent encore des braves dont elles ont été accueillies, si la foule ne sait pas les apprécier dignement. Demandez-leur à elles-mêmes si son enthousiasme semble s'atténuer? Elles vous répondront que dans leur carrière théâtrale elles n'ont jamais rencontré de public qui sût, mieux que le nôtre, décerner avec mesure la louange ou l'encouragement; et c'est justice, car jamais science plus consommée ne fut mise au service d'organe plus flexible et plus enchanteur.

Je ne savais pas quelle était dans le passé la fécondité de M. Justamant, la reprise du ballet *Une Fille du Ciel* me montre que sur ce point j'ai sans doute beaucoup à apprendre.

Un ballet ne se raconte pas; on dit au lecteur: Allez le voir; vous entendrez une musique élégante et bien rythmée; vous admirerez de splendides décors, des danses savamment réglées, et si c'est la première fois que vous hasardez un regard sur ce monde, où la fantaisie le dispute

FEUILLETON.

ŒUVRES DE JÉRÔME COTON.

Biographie des Acteurs qui ont illustré la scène Lyonnaise.

JULES D....

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

M. Issac, caissier des Célestins et correspondant des théâtres de province, le premier qui fonda à Lyon une agence dramatique, avait assisté au troisième acte de notre représentation de *l'Homme à trois Visages*. Satisfait de notre ensemble, il proposa à tous les acteurs, hors moi qui faisais partie de la troupe des Célestins, de les engager pour le café des Variétés situé alors cours Morand, quartier des Brotteaux. Cet établissement, qui avait été fondé par M. Issac et M. Pernollet, cafetier, rue St-Dominique, à la place où est maintenant l'armurier Vernay, possédait deux théâ-

tres, l'un dans une grande salle, et l'autre dans le jardin.

On offrait à mes camarades neuf francs par semaine et le souper pour trois représentations. Les costumes étaient fournis par l'entreprise.

Tous acceptèrent avec joie. Jules fut nommé gérant de cet établissement dramatique qui avait beaucoup de rapport dans son organisation avec les *Bouffes Lyonnais*. L'entrée était gratuite; on ne payait que la consommation.

Jules fit monter des mélodrames de son choix qui faisaient grand plaisir. Sous la régie de Jules débütèrent MM. Ch..., négociant, Lambert, Burnichon, tous trois encore vivants, Perrin, Clette, Grosyeux, Garcin, Victor, le jeune premier L...., qui existe encore et que je vois presque tous les jours. Je ne sais ce que sont devenus Saint-Félix, Raymond et Chavant; il y en a encore bien d'autres qui ne m'ont pas permis de les nommer.

On remonta aux Célestins *la Tour de la Belle Allemande* pour M. Therigny qui avait remplacé M. Reynaud, comédien de talent.

Jules me dit: Je voudrais bien faire un hussard noir de la mort; parles-en donc à M. Vicherat qui t'aime beaucoup, et je suis sûr qu'il ne te refusera pas.

J'en fis la demande qui fut accueillie sans difficulté. Quoique, ainsi que je l'ai dit il eût été défendu à Jules de reparaitre dans les coulisses, on lui donna le rôle de Mons, à qui on en confia un plus important.

Au dernier acte, à la scène du repas des hussards dans l'ermitage, c'était Jules qui apportait le canard rôti volé par Jambe-de-Cerf dans la ferme de la bonne Marguerite. Lorsque Forban, le second chef des bandits, faisait, une liste à la main, l'appel de chaque met et criait: « Le canard! » Jules répondait en l'apportant: « Le voilà! » Cette scène provoquait un rire général, car Jules plaçait son plat sur la table avec un flegme que n'avait jamais eu Mons.

Jules apportait au tant de soins à ce rôle accessoire que s'il eût joué *Othello*; mais ses camarades du café des Variétés ne surent pas apprécier son zèle.

au réel, ébloui, étonné, ravi, et dans un entrechat, M^{lle} Dor ou M^{lle} Navarre, M^{lle} Bertin ou M^{lle} Vernet, vous aura pris ce cœur candide que vous comptiez offrir vierge et pur à celle qui doit être la mère de vos enfants.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

BÉNÉFICE DE M. LAMY.

Depuis le jour où Horace a eu le malheur, en parlant de la Comédie, de commettre le fameux hémistiche: *Castigat ridendo mores*, tous ceux qu'aiguillonnait le démon de la satire ou qui se sentaient de taille à chasser le brodequin de de Thalie sont montés à l'envi sur les tréteaux et de là haranguant la foule ébahie, ils lui ont dit: « Ecoute-moi, bon public de Paris ou de province, » je vais te montrer combien tu es laid et bête, » lâche ou fanfaron, avare ou prodigue, écoute-moi et profite de la leçon. » Grandes phrases! grandes prétentions! et à quoi toutes ces déclamations ont-elles servi? je vous le demande en conscience. Les Athéniens, après Aristophane, furent-ils meilleurs qu'auparavant? Plaute et Térence ont-ils empêché les orgies de l'ère impériale? Y a-t-il moins d'avares ou de tartuffes aujourd'hui qu'au temps de Molière? L'amour, ce stupide mensonge, appât des âmes vierges et candides, est-il mieux traité par les courtisanes de notre âge que par les Célémène du grand siècle? En vérité, tous ces professeurs de morale, qui érigent le théâtre en chaire à prêcher, me rappellent de loin saint Jean dans le désert. Sans doute ils ont raison de peindre la société telle qu'elle est, avec ses ridicules et ses travers; ils ont raison de nous montrer quel est le rôle de ces passions et

Ces malheureux commençants ne peuvent comprendre qu'un acteur intelligent sait se faire remarquer aussi bien dans un bout de rôle que dans un rôle important. En voici une preuve: Il y a trois ans, en 1837, notre premier comique Fournier, qui a régi pendant plusieurs années notre deuxième scène, monta pour son bénéfice *les Maréchaux de l'Empire*. Cet ouvrage ayant un grand nombre de petits rôles, on eut recours aux artistes amateurs de M. Clerc, directeur du seul théâtre de société qui existait alors. Eh bien! pas un de ces malheureux n'a pu se faire entendre; aucun n'avait compris le personnage qu'il représentait. Je l'ai vu, moi Jérôme Cotton, et ce sont ces mêmes artistes amateurs qui disent — et je l'ai entendu plus d'une fois: — Je joue mieux dans telle pièce que M. un tel; si vous m'aviez vu dans *Jean le Cocher*, dans *l'Aveugle*, dans *la Servante*, etc.; vous auriez vu que je tiens ces rôles mieux que ceux qui les ont créés à Lyon.

Cela a été dit devant moi. Oh! les insensés!

J. CORON.

(La suite au prochain numéro.)

de ces sentiments qui tyrannisent l'âme et lui inspirent ses élans généreux ou préparent ses chutes. Mais ce n'est pas là la question. Tandis que le peintre, avec son pinceau, fixe d'une manière durable sur la toile les accidents du monde extérieur, ils pénètrent dans les replis les plus secrets du cœur humain et mettent à nu ses erreurs et ses faiblesses; en un mot, ils en daguerréotypent les accidents moraux. Mais de là à réformer, à corriger, la distance est grande et le but poursuivi n'est jamais atteint.

Aussi, entre la comédie d'une haute portée, aux allures pédantesques et qui ne permet le sourire que pour ne pas mentir à son enseigne, entre cette comédie *rabat-joie* qui se divise en quatre points comme un sermon et la comédie vive et gaie, qui ne tient qu'à faire épanouir le rire sur les lèvres, au risque d'encourir le blâme de ceux qui s'appellent eux-mêmes: les gens sérieux, je n'hésite pas et je déclare hautement que les théories émises dans *les Petites Mains* sont infiniment plus de mon goût que les transcendentes dissertations sur la famille, de tel auteur en renom. Il me serait plus doux de vivre avec M. de Vatinelle qu'avec M. André de la Rivonnière, ce bon jeune si ferré sur l'arithmétique. Dieu me garde de comparer l'intrigue ou le style des *Petites Mains* à celui du *Père Prodigue*! en regard d'une montagne on ne met pas une taupinière; je veux parler seulement de l'effet produit, et de ce côté l'avantage est pour MM. Labiche et Martin. Je voudrais en vain être sévère pour eux; tant de gaieté et d'entrain me désarment, je cède au rire, ce véritable *Népenthes* de la mythologie antique.

Toute la pièce se résume dans une conversation entre de Vatinelle, le personnage principal, et Courtin, son beau-père. De Vatinelle lui dit: « Tenez! vous allez crier au paradoxe, mais je » trouve, moi, que dans une société bien entendue, l'apport du riche c'est le luxe, l'amour des » belles choses, l'activité magnifique et intelligente. » Puis, comme Courtin, le labeur fait homme, se révolte au nom de la loi du travail forcé et obligatoire, De Vatinelle, se fondant sur le plus ou moins d'épaisseur dans les mains que la nature nous a données, lui répond: « C'est une » révélation de la Providence qui dit à celui-ci: Toi, » tu seras maçon... ou casseur de pierres... Toi, » tu seras artiste, penseur... flâneur... ou rentier. »

On le voit, c'est un plaidoyer en règle contre ceux que ni l'âge, ni la fortune amassée ne peuvent condamner au repos, « joueurs avides et in- » fatigables, qui après avoir ramassé tout l'or répan- » du sur le tapis, veulent encore gagner la table et

» les flambeaux! » Ces gens-là ne comprendront jamais le mot d'un artiste à qui l'on reprochait une stérilité passagère: « Il y a des années où » l'on ne se sent pas disposé à travailler. »

Heureusement, les paresseux ont pour eux l'opinion de M. Royer-Collard; ils savent qu'ils sont la réserve de la France, et cela suffit à leur ambition.

Les auteurs des *Petites Mains* ont eu soin de faire triompher, au dénouement, leur théorie.

M. Courtin, bien décidé au premier acte à ne marier sa seconde fille qu'à un commerçant doué de larges mains, finit par la donner à un sportman émérite. Il est vrai de dire que M. Jules Delaunay a essayé, pour lui complaire, de spéculer sur les savons et sur les cotons, et qu'en deux jours, ses premiers pas dans cette voie lui ont coûté trente-cinq mille francs.

On m'étonnerait médiocrement en m'apprenant que M. Bondon préfère l'oisiveté du millionnaire intelligent à l'activité inquiète et remuante du trafiquant enrichi par une vie entière de travail. Il est en effet impossible de rendre avec plus de charme et de vérité qu'il ne l'a fait, les détails et l'esprit du rôle de M. de Vatinelle.

Quant à M. Ménéhant, le plus bel éloge que nous puissions faire de son talent, est de reconnaître que son succès dans *le Testament de César Girodot* est atteint, sinon dépassé par celui qu'il a obtenu sous les traits de M. Courtin, dans *les Petites Mains*.

M^{lles} Lobry et Jacops font de leur côté tout ce qu'on est en droit d'attendre de la part de comédiennes aussi habiles que consciencieuses. M^{lle} Marchal, qui ne fait que paraître et disparaître à trois reprises, étale des toilettes à rendre jalouses les coquettes de la plus formidable envergure. Si j'ajoute que les autres rôles de la pièce sont tenus par MM. Frank, Martin, Hamilton et Gabriel, ce sera dire, je crois, que l'ensemble ne laisse rien à désirer, et qu'avec de pareils éléments le succès n'a pas été un instant douteux.

Je souhaite à toutes les jeunes filles qui désirent se marier une tante aussi avisée que M^{me} Gardonière. Il est difficile avec elle de rester célibataire, si elle a jeté sur vous son dévolu; témoin M. Duplessis qu'elle conduit, ou plutôt qu'elle traîne à l'autel après lui avoir fait traverser les sentiers épineux de la procédure. Cette comédie, *les Projets de ma Tante*, est un proverbe rempli de finesse et d'esprit. M^{me} Bergeon y déploie une grâce et un charme indicibles. Quelle précieuse duègne! et comme elle détaille savamment tous les effets cherchés par l'auteur!.

Samedi dernier, l'opéra n'était pas au Grand-Théâtre mais aux Célestins. *Ange et Lutin*, tel est le titre d'une opérette que M. Burty a illustrée d'une musique vive et légère, et qui a fourni à M^{me} Lamy l'occasion de montrer que les difficultés du chant lui sont familières.

Le spectacle se terminait par un *Voyage autour d'une Marmite*, que les beaux yeux de M^{lle} Bilhaut et les désopilantes excentricités de MM. Lamy, Lureau et Gabriel ont eu de la peine à sauver du triste sort des vaudevilles que le public n'écoute pas jusqu'au bout.

Le succès des *Pirates de la Savane*, s'accroît chaque soir; mais l'administration, pour ne pas entraver la marche du répertoire, a décidé que ce drame ne serait joué dorénavant que quatre fois par semaine.

C'est mercredi prochain qu'aura lieu au bénéfice de M. Frank, la première représentation du *Marchand de Coco*; M. Genin y remplira le rôle créé par Frédéric Lemaître. — On peut d'avance s'attendre à frémir, à pleurer. — Avis donc aux retardataires!

MAXIME.

L'ANGELUS DE LA FOLLE.

III.

BLANCHE MICAELS.

(Suite — Voir le dernier numéro.)

En passant sa main sur la vitre, le vieillard aperçut Desbarolles qui, arrivé sur le boulevard, se retournait pour regarder....

— Je saurai qui vous êtes, mon bel artiste! murmura Micaëls.

Blanche entendit et reprit son travail avec un fiévreux entrain. Si elle n'eût craint d'augmenter les appréhensions de son père, elle eût continué la chanson des graveurs de Bruges, interrompu à son premier couplet.

Était-ce dissimulation?

Qui oserait le dire? Blanche avait dix-huit ans. Comme Desbarolles, elle avait eu son rêve solitaire, et son cœur chastement gardé jusque-là s'ouvrait silencieusement à l'amour, à la vie!

Avec sa mère, la pauvre enfant eût peut-être rêvé tout haut; mais si bon, mais si aimant que fût le graveur, c'était un homme.

Et comme la sensitive qui se referme au moindre attouchement, le cœur de Blanche se fermait sous le regard paternellement jaloux du vieil artiste.

Pendant les trois premiers jours qui suivirent la visite de Desbarolles, Micaëls, sous prétexte d'affaires, fut presque constamment hors de chez lui.

Que cherchait-il?

Vous le devinez bien. Le prudent vieillard s'était juré de se renseigner sur l'amateur mystérieux. Il battit le quartier en tous sens, s'aposta à son tour derrière les arbres, interrogea les fenêtres aux alentours, rencontra plusieurs fois, sans le reconnaître, le docteur Desbarolles en tenue de chirurgien militaire, et finit cependant par le reconnaître à son balcon avec son ami Paul Houchard.

Heureux de sa trouvaille, il entra dans la maison verte, et apprit du concierge que les deux amis, du balcon étaient l'un un chirurgien militaire, l'autre un rentier, — étudiant, — carabin, — qui dépensait royalement sa fortune.

— Militaire aussi? demanda le questionneur avec une figure longue d'une aune.

— Pas le moindre.

Ce dernier, qui depuis cinq ans s'acharnait à couvrir de caricatures folles tous les murs de la maison, s'appelait Paul Houchard.

L'autre pouvait être un excellent jeune homme, mais il était beaucoup plus fier et moins communicatif. Il ne parlait jamais à la loge sans un motif précis.

Muni de ces renseignements, Micaëls rentra chez lui pour attendre de pied ferme son client mystérieux.

Desbarolles revint quelques jours plus tard avec une idée nouvelle. Il désirait publier une galerie des femmes célèbres, et voulait que l'artiste s'engageât à travailler exclusivement ou à peu près pour cette publication pendant au moins deux à trois ans.

Un détail qui dut flatter singulièrement le vieux graveur, c'est que cette galerie ne devait être tirée qu'à un nombre d'exemplaires très-restreint.

Desbarolles avait oublié, comme oublient les amoureux, de calculer le prix de cette fantaisie artistique, mais du moment que ce moyen le rapprochait de Blanche Micaëls, il s'y embarquait avec la foi d'un cœur de vingt-cinq ans.

Après tout, sans qu'il s'en doutât, ce pouvait être une excellente spéculation: Micaëls ne buri-nait que des chefs-d'œuvre.

— Nous aurons à nous entendre, à choisir nos sujets dans les musées, afin de marcher sûrement. Comme en fin de compte je vous demande du temps et des conseils, permettez-moi de vous offrir un billet de cinq cents francs.

Cette offre généreuse, si spontanément faite, réveilla dans l'âme du vieux Micaëls des soupçons terribles. Au lieu de remercier, comme il n'eût pas manqué de le faire en d'autres circonstances, il se dressa devant son visiteur et lui dit d'une voix légèrement ému:

— Voulez-vous me dire, monsieur, avec qui j'ai l'honneur de faire cette affaire?

Desbarolles ne put s'empêcher de rougir en répondant.

— Je m'appelle Paul Houchard, — un nom parfaitement inconnu dans les arts; — mais le nom n'y fait rien.

— C'est bien, dit le graveur en se déridant cette fois pour tout de bon; je suis votre homme.

Pendant quelques mois Desbarolles revint presque journellement chez le graveur, avec d'autant plus de facilité que le vrai Paul Houchard, qui aurait pu s'inquiéter de ces absences et espionner ses démarches, était parti pour Valence afin de recueillir la succession du brave oncle septuagénaire qui, de son vivant, l'avait tant gâté.

Micaëls, par un reste de défiance, surveilla son collaborateur avec une assiduité déconcertante. Sa fille, anges si pur et si peu défendu par sa candeur, pouvait donner dans un piège, si le prétendu Paul Houchard avait des intentions mauvaises; mais Desbarolles avait au cœur une de ces passions chastes, éthérées, qui déjouent, sans parti pris la surveillance la plus jalouse et la plus vigilante.

Blanche elle-même n'eût pu affirmer que le jeune homme avait de l'amour pour elle; ni la parole ni les yeux, ni rien ne lui en avait donné la preuve; mais elle se sentait adorée; la chaleur de cette âme jeune, aimante et pure rayonnait dans son âme; une attraction sympathique rapprochait silencieusement ces deux existences, comme les deux parties d'un même tout.

Ce travail latent de deux cœurs en marche l'un vers l'autre se fit sous les yeux de Micaëls, qui ne le soupçonna même pas. Rassuré sur les intentions de son collaborateur par son irréprochable délicatesse, le vieux graveur cessa de veiller avec la même sollicitude.

— L'imagier est fou des belles gravures, se dit-il, mais il ne songe point à être amoureux.

Cela fit que Desbarolles put un jour, comme par hasard, se rencontrer en tête à tête avec Blanche dans l'atelier.

C'était le 21 avril 1859, à la nuit tombante. Les lueurs du crépuscule inondaient la pièce d'une lumière rose qui s'affaiblissait par degrés.

Blanche avait oublié d'allumer sa lampe de travail.

Après avoir parlé d'affaires comme deux industriels qui supputent gravement les chances d'une entreprise, les deux jeunes gens, accoudés aux deux bouts de l'établi, restèrent quelques instants silencieux, les yeux tournés vers le pan du ciel aux teintes rouges et vigoureuses sur lequel les

hautes branches nues des arbres du boulevard dessinaient comme une végétation fantastique.

Les deux jeunes gens en extase retenaient leur souffle et leurs cœurs battaient à l'unisson.

Desbarolles tourna la tête et regarda Blanche.

Comme si quelque courant électrique eût produit un mouvement identique chez la jeune fille,

Blanche se retourna instantanément, et ses yeux tombèrent sur les yeux du docteur.

— Vous me reconnaissez, Blanche?... commença Desbarolles en faisant allusion à leur première rencontre sur le boulevard.

— Oui, répondit-elle, je vous reconnais bien...

— J'avais une position incompatible avec un sentiment que je porte au cœur, j'ai donné ma démission, Blanche. Je ne suis ni un artiste ni un éditeur ni rien de ce qu'a pu croire votre père. J'ai vingt-cinq ans et j'en suis à mon premier amour... Je ne suis venu ici que poussé par un sentiment plus fort que toutes les volontés; vous me pardonnez, Blanche?

— Je le savais depuis cinq mois, et je n'ai rien dit..., répondit la jeune fille en baissant les yeux.

Ces aveux s'échangeaient à voix si basse qu'un témoin présent les eût à peine entendus; ce n'étaient pas des voix, c'était un murmure, une mélodie de l'âme.

— Demain je suis libre, continua Desbarolles; voulez-vous de ma liberté, Blanche.

— Oui....

Ce oui fut un souffle, mais le jeune homme l'entendit distinctement.

Comme il se sentait aimé, lui aussi, dès le premier jour, cet aveu ne le surprit point. Ce n'était qu'une note de plus dans cette mélodie d'amour. Il était attendu et arrivait à sa minute.

— Blanche, voici le printemps! reprit Desbarolles d'une voix où s'agitaient toutes les cordes de l'âme; le bonheur, comme les grands oiseaux, aime l'air pur, la liberté des champs, les flots de soleil, le murmure du vent dans les arbres verts. Si vous le voulez, nous partirons tous les trois avec le mois de mai. J'ai gardé aux pieds des Pyrénées, tout en face du golfe, une maisonnette posée sur un pic, dans une ceinture de broussailles, comme un nid d'aigles. C'est là que j'ai vu le jour et ma mère a voulu y mourir... C'était sa retraite aimée, ce sera celle de ma femme... et mon paradis. — Avec tous mes bonheurs présents j'y garderai tous ces bons et pieux souvenirs de famille. Quoique riches, nous graverons encore en tête à tête, sous les yeux de notre vieux père que son illustre burin n'a pu enrichir et que sa fille aura fait heureux. Le voulez-vous, Blanche?

Blanche tendit sa main brûlante que Desbarolles garda dans la sienne en disant d'une voix où l'on sentait des larmes.

— Cette heure s'est fait attendre bien des mois... mais la voici venue. Blanche, je suis à vous tout entier... Dans ce premier attouchement de nos mains, mon âme est passée dans la vôtre, gardez-la!

HIPPOLYTE LANGLOIS.

(La suite au prochain numéro.)

Blanche et lui.

CERCLE MUSICAL.

Depuis longtemps j'ai épuisé toutes les formules laudatives en parlant du spirituel et adroit prestidigitateur Lassaigue, ainsi que des artistes dont il est entouré. Franchement, je suis bien embarrassé en commençant ces lignes. — Une nouvelle phrase ne se trouve pas comme une nouvelle compagnie d'assurances, et j'ai bien des fois dit que M. Lassaigue est digne de sa réputation, que M. Collin est, comme improvisateur, un autre Pradel, que M. Sibérius jongle admirablement, que M. Huot est un très-habile pianiste.

Redisons-le pour ceux qui n'ont pas lu nos précédents articles, et — en terminant — prévenons que ces joyeux jours de folie et de carnaval surprennent M. Lassaigue ruminant un tour nouveau qui doit enterrer tous les autres. — J'irai le voir et je vous dirai mon opinion la semaine prochaine,

« Si le bon Dieu me prête vie. »

Anatole B....

PALAIS DE L'ALCAZAR.

Plus le carnaval s'avance, plus notre public se hâte de profiter des plaisirs qu'il lui offre. Aussi samedi dernier la Salle de l'Alcazar était-elle envahie de bonne heure par une foule bigarrée, dont les costumes étincelants et les brillantes toilettes formaient le coup-d'œil le plus ravissant et justifiaient le nom de Nuit féerique que l'on donne à ces bals.

Quiconque n'a pas assisté aux bals de l'Alcazar ne peut se figurer même imparfaitement la joyeuse animation qui y règne constamment.

Pendant que l'intrigue domine en souveraine dans la promenade et le jardin, M. D'ANCRE à la tête de son orchestre tient enchaînés sous sa baguette l'essaim des danseurs et danseuses, — et ils sont nombreux, — car comment résister à l'enivrant entrainement du *Pierrot*, des *Dîneurs*,

des *Régates des Canotiers de la Saône*, quadrilles qui ne peuvent qu'ajouter à la réputation de compositeur que s'est déjà justement acquise cet habile chef d'orchestre.

PETITE CAUSERIE.

Nous empruntons à un spirituel journal, la *Silhouette*, qui vient de faire son apparition dans la presse parisienne, ces lignes extraites des *Echos de Paris*:

Pour la plus grande joie des mélancoliques et des célibataires, — deux classes bien à plaindre! — j'extraits, du numéro de vendredi dernier, l'annonce suivante: — allez, la musique!

« On désire marier très-convenablement, sous tous les rapports, mademoiselle A. de L.... (âge vingt-sept ans), dot 100,000 francs, et certitude de recueillir 200,000 francs APRÈS LE DÉCÈS DE SA MÈRE, qui est âgée de soixante ans. — S'adresser à madame Baudin (*franco*), 45, rue Saint-André-des-Arts. »

Le plus curieux, — le plus extraordinaire, — le plus réussi dans cette annonce philosophale, — c'est incontestablement le paragraphe qui concerne la mère de mademoiselle A. de L...! — Que de délicatesse, quel sentiment profond de la famille dans cette simple phrase: — *Après le décès de sa mère qui est âgée de soixante ans!* — Elle ne va pas par quatre chemins, la charmante mademoiselle A. de L..., et l'on sait tout de suite à qui l'on a affaire! — Elle ne tombe pas aux pieds de ce sexe auquel elle doit sa mère, non; — elle se contente de livrer son acte de naissance exact, et d'annoncer son décès! — Elle garantit sa mère pour six mois, un an au plus; — après quoi on *recueillera* deux cent mille francs, et on dira des bêtises! — Je ne sais pas si mademoiselle A. de L... est jolie; — j'ignore si je saurais plaire à mademoiselle A. de L..., — mais ce que je puis affirmer, c'est que je l'épouserais les yeux fermés: — elle aime tant sa mère!

Le journal des *Petites Affiches* me fait tous jours rire!

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,
Rue Mercière, 92.